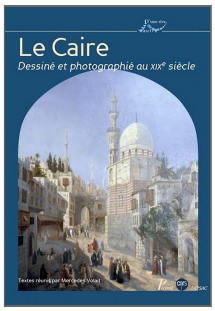


Mercedes Volait (dir.)

Le Caire dessiné et photographié au XIX^e siècle

Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

D'une exactitude scrupuleuse et artistiquement accomplie : Le Caire dans l'œuvre graphique de Jules Bourgoin

Maryse Bideault

DOI : 10.4000/books.inha.4875
Éditeur : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, Picard
Lieu d'édition : Paris
Année d'édition : 2013
Date de mise en ligne : 5 décembre 2017
Collection : D'une rive, l'autre
EAN électronique : 9782917902806

OpenEdition Books

http://books.openedition.org

Édition imprimée
Date de publication : 1 janvier 2013

Référence électronique
BIDEAULT, Maryse. *D'une exactitude scrupuleuse et artistiquement accomplie : Le Caire dans l'œuvre graphique de Jules Bourgoin* In : *Le Caire dessiné et photographié au XIX^e siècle* [en ligne]. Paris : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2013 (généré le 06 novembre 2023). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/inha/4875>. ISBN : 9782917902806. DOI : https://doi.org/10.4000/books.inha.4875.

Ce document a été généré automatiquement le 6 novembre 2023.

The text only may be used under licence . All other elements (illustrations, imported files) are "All rights reserved", unless otherwise stated.

D’une exactitude scrupuleuse et artistiquement accomplie : Le Caire dans l’œuvre graphique de Jules Bourgoin

Maryse Bideault

NOTE DE L’ÉDITEUR

Sauf mention contraire, toutes les œuvres reproduites sont de Jules Bourgoin.

> « Bientôt il aura dessiné Le Caire tout entier, travail immense, mais qui n’est au-dessus ni de son talent ni de sa patience. Alors les ruines pourront s’accumuler ; il nous restera au moins un souvenir exact, une image précise de ce que fut l’art arabe dans une ville où il a traversé toutes les périodes de son développement, depuis ses débuts jusqu’à son apogée, et depuis son apogée jusqu’à sa décadence et à sa fin »

1 Cet hommage rendu à Jules Bourgoin (1838-1908)[1] par le talentueux publiciste Gabriel Charmes (1850-1886), dans son compte rendu de l’ouvrage d’Arthur-Ali Rhoné *Coup d’œil sur l’état du Caire ancien et moderne* (Paris, 1882)[2], caractérise, en quelques lignes et avec finesse, l’œuvre de Bourgoin. S’il fustige les piètres qualités de bâtisseurs des Arabes qui, selon lui « élevaient les masses les plus lourdes sur des colonnes inégales mais également fragiles » et dont « l’intérieur [des] murs était formé du plus grossier blocage » mais qui recouvraient le tout de splendides ornements, Charmes ne manque pas de noter que, si en architecture « leur civilisation a manqué de fond », la « surface, qui est exquise, mérite d’être conservée le plus longtemps possible[3] ».

2 Or, c'est précisément un des aspects les plus frappants de l'approche de Jules Bourgoin dans son œuvre dessiné des monuments et édifices de la ville du Caire : lui, l'architecte issu de l'École des beaux-arts, n'avait montré que très peu d'intérêt pour les vues perspectives, la monumentalité ou le pittoresque des édifices – il y sacrifia parfois – mais peut-être pensait-il que le travail avait déjà été assuré par Pascal-Xavier Coste (1787-1879) dans son *Architecture arabe ou monuments du Kaire, mesurés et dessinés de 1818 à 1826*[4]. Ce qui ressort de l'étude des innombrables dessins, esquisses, croquis rapportés de ses séjours et voyages, c'est un sentiment d'intériorité qui transparaît de l'extrême concentration apportée au fragment, au détail, à l'infiniment petit, un exercice qui n'en aboutira pas moins à l'élaboration, par l'auteur, de synthèses et de théories sur l'art arabe. Certes, dans l'introduction de son premier ouvrage, *Les Arts arabes*, *architecture, menuiserie, bronzes, plafonds, revêtements, marbres, pavements, vitraux, avec un texte descriptif et explicatif et le trait général de l'art arabe*, publié en plusieurs livraisons à partir de 1868[5], Bourgoin note que :

> « l'objet de notre livre étant de donner une exposition spéciale du système d'ornementation qu'on appelle les entrelacs, nous avons dû, pour le rendre abordable, nous résoudre à sacrifier les ensembles et rapprocher d'une manière artificielle les détails pour en dégager le fond essentiel. Dans la réalité, tous ces détails sont secondaires et, arrivant à leur place, prennent toute leur importance... [6] ».

3 Mais, sauf si l'auteur avait en vue, dès 1863, la rédaction de cet ouvrage, ce qui est improbable, force est de constater que les feuillets de ses carnets ne sont couverts que de relevés de fragments.

4 Cette intériorité, il serait tentant de l'expliquer par la personnalité, difficile de l'avis d'aucuns, de Jules Bourgoin. Peu de traces ou témoignages personnels subsistent ; Bourgoin ne semble pas avoir tenu de journal ni entretenu de correspondance assidue dont la consultation serait venue nous éclairer sur tant de points qui restent obscurs. Il s'en est fallu de peu que le personnage demeure sans visage : le seul document connu le montrant est une photographie de groupe, par chance légendée, prise par Émile Brugsch sur la fouille d'Abydos en 1883 (1884), découverte dans la documentation d'Arthur Rhoné (fig. 1)[7]. Bourgoin, identifié comme « architecte dessinateur et publiciste, attaché à la mission archéologique française », se trouve en compagnie d'Ambroise Baudry[8] et de deux autres collaborateurs de Mariette. D'apparence malingre, avec un visage émacié à barbe grise et aux yeux éteints, coiffé d'un tarbouche, Jules Bourgoin paraît davantage que son âge, 45 ans à l'époque. Déjà à cette date il semble s'être rapproché de l'image que donne de lui en 1889 Ambroise Baudry qui le décrit, dans une lettre adressée à son épouse, « plus sec et plus jaune qu'un vieux lézard de la Haute-Égypte »[9].

1. Émile BRUGSCH, [Sur la fouille d'Abydos], 1883, photographie.

Source : Paris (France), Collège de France, Institut d'égyptologie.

5 Parce qu'il mourut en 1908, à Saint-Julien-du-Sault, dans un état de misère déjà entrevu au travers de témoignages émouvants de connaissances qui ne l'avaient pas totalement abandonné, état qu'est venu confirmer un inventaire après décès récemment découvert[10], on a pu penser que Jules Bourgoin était issu d'un milieu modeste, voire pauvre. En fait, il venait d'une petite bourgeoisie commerçante, ou propriétaire, solidement ancrée dans l'ouest du département de l'Yonne, à Saint-Julien-du-Sault du côté paternel, à Fleury-la-Vallée du côté maternel, les Esclavy, dont la parentèle plus nombreuse semble avoir joui d'un statut social un peu plus élevé. Lui qui, par la suite, eut l'occasion de se présenter comme ayant effectué :

> « de longs et studieux séjours tant en Orient que dans les principaux pays d'Europe, où [il] a eu maintes occasions d'étudier les ruines des villes antiques, comme de suivre l'activité journalière des cités vivantes, d'interroger les artisans dans leurs chantiers et leurs ateliers, d'étudier les nombreuses œuvres d'art contenues dans les musées et les collections particulières, de compulser nombreux documents renfermés [dans] les bibliothèques et les archives [...][11] »

6 se retira, pour des raisons dont on ne sait si elles n'étaient pas dictées par sa seule impécuniosité, dans sa région natale.

7 Jules Bourgoin naquit le 12 décembre 1838 à Joigny, petite ville du département de l'Yonne où son père Louis Étienne Bourgoin (1800-1860), le plus souvent nommé Bourgoin-Esclavy suivant la coutume locale qui fait accoler les patronymes des époux, exerçait comme marchand-épicier, ou plutôt comme épicier-confiseur. Nous ne savons rien du parcours scolaire du jeune Jules Bourgoin, un des quatre enfants vivants de la fratrie : eût-t-il fréquenté le lycée impérial de Sens, ville située à 30 km au nord de Joigny, qu'il aurait été condisciple d'un autre Icaunais qui lui fut strictement contemporain, devenu égyptologue, que Bourgoin eut l'occasion de côtoyer et avec qui il travailla à partir de 1881 au Caire, à savoir Eugène Lefébure (1838-1908), né à Prunoy, qui prit la suite de Gaston Maspero à la tête de l'École française du Caire. De même que nous n'avons découvert aucune trace d'un quelconque lien entre les deux adolescents

dans l'Yonne, de même rien ne nous est parvenu sur le type de relations nouées au Caire.

8 La première mention trouvée de Jules Bourgoin est celle d'élève à l'École impériale des beaux-arts de Paris, dans l'atelier de Simon-Claude Constant-Dufeux entre novembre 1859 et octobre 1860[12]. Enregistré sous le numéro 1437, il entra à l'École le même jour que le Britannique Richard Phené Spiers (1838-1916) dans l'atelier de Charles-Auguste Questel, qui eut l'occasion de voyager en Égypte en 1865-1866, au même moment que Jules Bourgoin, et qui se fit un nom parmi les artistes orientalistes britanniques. Si le passage de Bourgoin aux Beaux-Arts peut être qualifié de sans éclat, il n'en sortit pas moins architecte : il est mentionné comme tel à l'adresse du 18 rue Notre-Dame-Montmartre à Paris dans l'*Annuaire des artistes et des amateurs* publié en 1861. Rien n'est connu de son activité avant 1863, date à laquelle il obtint une mission du ministère des Affaires étrangères qui le chargeait de la surveillance de travaux effectués à la Maison consulaire d'Alexandrie.

En Égypte dans les années 1863-1866 : pour une généalogie graphique des arts arabes

9 Il s'agit là du premier séjour de Bourgoin en Égypte, qui aurait duré trois ans, jusqu'en 1866. Bourgoin s'intitule « architecte du gouvernement français en Égypte » et la page de garde d'un de ses nombreux carnets de croquis conservés à la bibliothèque de l'Institut national d'histoire de l'art[13], porte, très effacée, la mention manuscrite « Appart à Bourgoin architecte à Alexandrie Sa mère habite Joigny ». Si rien n'est su de son intervention au Consulat, ce premier séjour à Alexandrie est documenté par au moins trois carnets de croquis dont certains des feuillets serviront à l'élaboration des 26 planches des *Arts arabes* consacrées à l'architecture et à la décoration d'édifices d'Alexandrie comme de Basse-Égypte (Rosette, Damanhur, Mansurah, Damiette). Parce qu'il passa dans cette région plus de temps que la plupart des voyageurs-dessinateurs ou photographes du XIX^e^ siècle, pressés, aussitôt débarqués et les formalités accomplies, de rejoindre Le Caire, Jules Bourgoin laissa davantage de témoignages de cette partie de l'Égypte. Par leurs sujets, certains de ses croquis – façades de cafés, portes en bois aux ingénieux systèmes de fermetures, treillis de bois et moucharabiehs, « découpures » de maisons ou encore ornements de proues de *dahabiyya*, mais aussi structures d'habitations de Rosette, façades de mosquées aux parements de briques émaillées – s'inscrivent dans la continuité de ceux déjà rassemblés par les dessinateurs des planches de la *Description de l'Égypte*[14], par Pascal-Xavier Coste mais aussi des daguerréotypes de Joseph-Philibert Girault de Prangey (1804-1892)[15].

10 Attrait de la nouveauté ? Bourgoin sacrifiait au pittoresque en portant son regard sur autre chose que l'architecture et l'ornement : on trouve en effet dans ces carnets quelques croquis de petits métiers (dans la tradition de Pascal-Xavier Coste), de rares portraits de personnages rencontrés ou de scènes de genre, quelques petits paysages ou encore une fleur de datura. Cet intérêt disparaît assez vite : aucun des carnets consacrés à la ville du Caire n'offre plus de notation ou dessin anecdotiques.

11 Parce que de ce premier séjour en Égypte est issu l'ouvrage *Les Arts arabes*, les carnets qui ont servi de support à la publication ne peuvent qu'être antérieurs à 1866-1867. Certains autres que l'on a pu croire contemporains sont, quant à eux, à rattacher à un

second voyage effectué dans les années 1870 : ainsi, un des carnets[16] qui fait voir au folio 46914 un dessin des deux statues de calcaire peint figurant le prince Rahotep et son épouse Nefret, découvertes dans un mastaba de Meidum durant l'hiver 1871 par Auguste Mariette, est forcément plus récent.

12 Les deux principales difficultés que révèle l'étude de l'œuvre dessiné de Jules Bourgoin est la presque totale absence de mentions chronologiques, et la rareté, voire leur inexactitude quand elles se rencontrent, des notations toponymiques : ainsi, d'une mosquée du XIV^e^ siècle, située près de l'"Abbasiyya, qu'il qualifiait de chef-d'œuvre et au décor de laquelle il accorda sept des planches couleur des *Arts arabes*, mais dont il ne jugea pas nécessaire de préciser le nom.

13 Aucune trace de date n'apparaît dans les carnets des années 1863-1866. Si ceux d'Alexandrie et de Basse-Égypte sont les plus anciens, les carnets correspondant au premier séjour cairote ne livrent pas une seule information, ni sur les circonstances du séjour, ni sur le temps passé sur place, ni sur les lieux de résidence de Bourgoin, ou bien encore sur les personnes qu'il fréquentait. Il n'est pas un moment où des Français, architectes, ingénieurs, archéologues, historiens, photographes, ne se trouvaient au Caire. Auguste Mariette (1821-1881) y travaillait à ces dates, de même qu'Emmanuel de Rougé (1811-1872), mais Bourgoin n'était aucunement lié au milieu des égyptologues et à leur sociabilité culturelle, du moins à cette époque. Le long séjour d'Émile Constant Prisse d'Avennes (1807-1879), au cours duquel il rassembla une documentation considérable sur l'art arabe du Caire, s'était achevé au début de l'été 1860[17]. Contrairement à la seconde période cairote, en 1880-1884, pendant laquelle Bourgoin fut missionné dans un cadre très défini et dont il résulta la parution du *Précis de l'art arabe et Matériaux pour servir à la théorie et à la technique des arts de l'Orient Musulman*[18], il découvrit librement la ville durant ce premier séjour fondateur. 1863 est l'année de l'avènement d'Ismaïl Pacha qui s'attacha à un projet global de développement de la ville, selon un modèle occidental et haussmannien. Dès lors, les journaux et lettres d'Occidentaux résidant au Caire sont remplis d'une nostalgie de la ville ancienne qui disparaît. À cette date, Lucie Duff Gordon rapportait dans ses lettres que :

> « les jours de la beauté du Caire sont comptés ; les superbes mosquées tombent pièce à pièce ; les fenêtres en treillage pourrissent, et elles sont remplacées par des vitres européennes et par des jalousies »

14 ou encore que :

> « le vieux quartier copte est entamé, et d'affreuses maisons françaises, mesquines comme celle que j'habite, se fabriquent instantanément »[19].

15 Par son travail, Jules Bourgoin aurait pu combler la Britannique qui aspirait à conserver le souvenir de la ville, écrivant que :

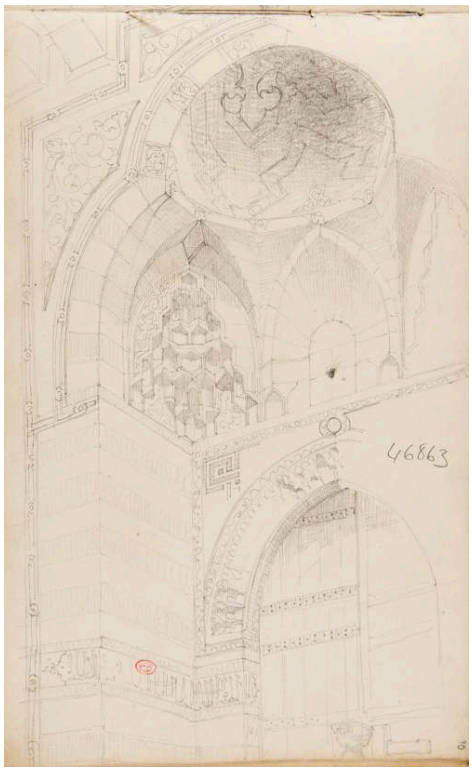
> « si j'en avais le moyen, je ferais faire un dessin d'une vieille mosquée que j'aime passionnément et qui tombe en ruine ; [...] À vrai dire je pourrais faire faire un livre entier, car tout est exquis, mais, hélas ! Tout s'en va »[20].

16 Il arpentait Le Caire, muni de carnets oblongs à la couverture de toile bise, et, comme le Hessois Friedrich Maximilian Hessemer quelque 35 ans auparavant, du plan de la ville accompagnant la *Description abrégée de la ville et de la citadelle du Kaire* par M. Jomard dans la *Description de l'Égypte. État moderne, tome second, II^e^ partie,* toujours le seul plan complet alors disponible. Quelques feuillets des carnets de Bourgoin, ainsi que certains dessins des années 1880-1884, conservent, dans la graphie adoptée pour les toponymes, la trace du recours aux index accompagnant ce plan ; se voit également le report sur la

feuille des numéros utilisés dans l’index du plan de la ville pour renvoyer à l’indication de la section sur l’emplacement de laquelle les lieux sont situés et les chiffres gravés : par exemple VIII-236 N-6 pour la bayt Khalil pacha. De même, Bourgoin avait connaissance de l’ouvrage d’Hessemer, *Arabische und alt-italienische Bau-Verzierungen,* publié à Berlin en 1842, dont 60 des 120 planches en couleurs illustraient les ornements de l’Égypte islamique[21] : non seulement deux planches d’une édition inconnue de cet ouvrage se trouvent dans les papiers du fonds Bourgoin à la bibliothèque de l’INHA, mais encore deux légendes en allemand ont été copiées directement de l’ouvrage d’Hessemer pour être portées sur des feuillets d’un des carnets.

17 L’examen des carnets de dessins des années 1863-1866 déconcerte : rien ne permet de restituer une logique d’itinéraires dans la ville ou d’expliquer le choix des monuments. En outre, parce que la plupart des pages sont couvertes de détails décontextualisés, il apparaît impossible d’estimer le nombre d’édifices que Bourgoin a pu voir, encore moins ceux dans lesquels il a pu pénétrer ou ceux dont l’accès lui a été impossible. Pour quelques élévations extérieures, le plus souvent des façades (fig. 2), combien de croquis d’éléments architectoniques, de parements mosaïqués, ciselés, incrustés, enduits, de pièces de menuiserie travaillées ou tournées, qui, déjà, inauguraient dans l’œuvre de Bourgoin, cette passion pour la combinaison et l’agencement des formes qu’il cherchait à déconstruire pour mieux les comprendre. Il regardait tous les types d’édifices, tant religieux que profanes : mosquées et madrasas bien sûr, des incontournables aux moins connues, mosquées funéraires ou tombeaux à l’extérieur de la ville, mais aussi les *sabil* ou fontaines publiques dont il se plaisait à dessiner les grilles structurées ou les *salsabil*, les écoles coraniques, les demeures et les boutiques aux plafonds richement ornés.

2. [Porche de l'*okel* de Qaytbay dans le quartier d'al-Azhar], dessin.



Source : Paris (France), bibliothèque de l'INHA-collections Jacques Doucet, archives 67.

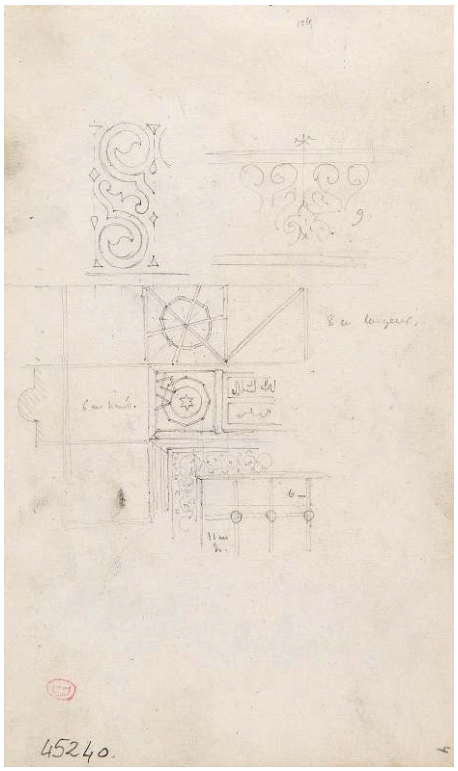
18 Une partie du matériel rassemblé au cours de ces trois années servit à la rédaction et à l'illustration des *Arts arabes*, ouvrage publié en 40 livraisons, à partir de 1867, par l'éditeur parisien A. Morel[22]. Il ne s'agit pas seulement, comme le note Eugène Viollet-le-Duc dans sa préface :

> « … [d']un de ces recueils de gravures agréables à parcourir, qui garnissent les bibliothèques des architectes et des décorateurs, mais que l'on ne consulte guère ; c'est un traité pratique et complet qui découvre tout un ordre nouveau de composition. Si intéressants que soient les exemples recueillis par M. Bourgoin, ils ne sont que la partie la moins importante de l'ouvrage ».

19 Si aux yeux de l'auteur et du préfacier, la partie la plus intéressante, parce que déductive, interprétative et novatrice, est celle intitulée « *Le trait de l'art arabe* », ce sont, malgré tout, les planches lithographiées qui nous renseignent sur l'appréhension que Bourgoin eût du Caire médiéval et moderne. Ce qui frappe, au premier abord, c'est la représentation des monuments et éléments architectoniques ou décoratifs restitués dans leur état originel, sans aucune trace de ces blessures infligées par le temps et la négligence dont témoignent écrits et photographies. Ainsi, mais les exemples abondent, de la planche X légendée *Fontaine de la mosquée Gismah au Caire* (fig. 3) dont deux feuillets qui ont servi d'études préparatoires (fig. 4-5) existent dans un des carnets de dessins de la bibliothèque de l'INHA, à Paris[23]. Si la mise en place des différents éléments permet de reconstituer une image d'ensemble de la façade, manquent toutefois les mentions de matériaux, de couleurs qui ont permis à l'artiste cette restitution et l'on peut s'interroger sur la méthode de Bourgoin ; avait-il rempli des carnets de notes aujourd'hui perdus, listant les édifices visités avec plus de précisions ? D'autre part, cette planche révèle cette volonté de restitution d'un état idéal ; l'authenticité n'est pas la préoccupation de Bourgoin totalement absorbé dans sa démonstration. Ne se protège-t-il pas dans l'avant-propos de sa *Désignation et explication des planches* des *Arts arabes* lorsqu'il écrit :

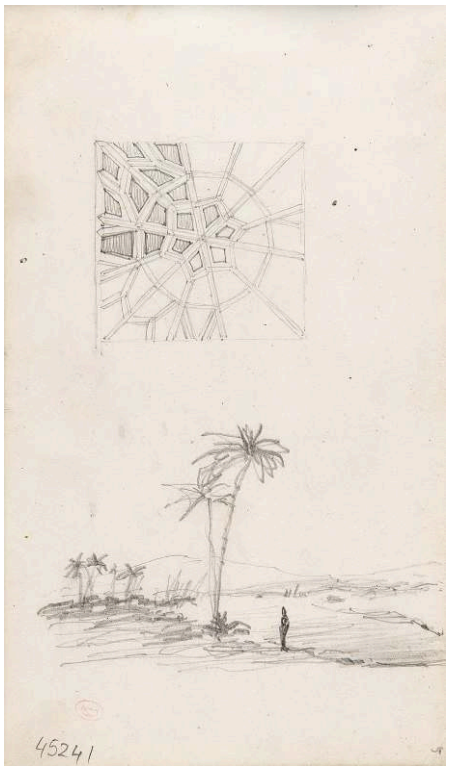
> « … [qu'il ne se préoccupe] ni des dates, ni des contestations que pourraient soulever les archéologues. Nous faisons avant tout un livre d'études et nous tenons à lui conserver ce caractère très exclusif[24] » ?

3. [*Sabil* de la *madrasa* Umm al-sultan Sha’ban], dessin.



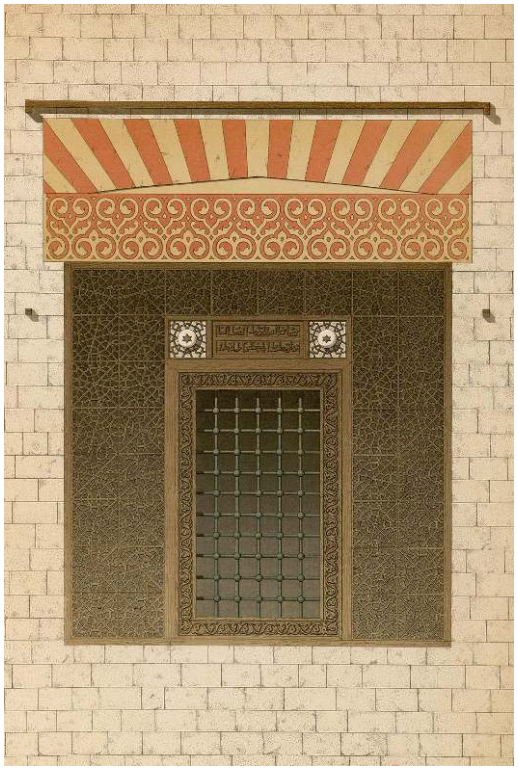
Source : Paris (France), bibliothèque de l'INHA-collections Jacques Doucet, archives 67.

4. [Détail du treillis du *sabil* de la *madrasa* Umm al-sultan Sha’ban], dessin.



Source : Paris (France), bibliothèque de l'INHA-collections Jacques Doucet, archives 67.

5. Fontaine de la mosquée Gismah [madrasa Umm al-sultan Sha'ban] au Caire, lithographie.



Source : Planche 10 des *Arts arabes*.

20 Cette fontaine, qui est celle de la madrasa Umm al-sultan Sha'ban, n'était pas, au début des années 1860, dans un état de conservation parfait : en témoigne un cliché pris de cette même façade par le jeune photographe Édouard Athanase Jarrot (1835-1873)[25] en 1858, au cours de la mission Prisse d'Avennes. Il est tout à fait visible que le treillis de bois a déjà disparu dans sa partie basse et qu'il a été remplacé par des moellons.

21 Avec la parution des *Arts arabes* s'achève une période de l'activité de Jules Bourgoin. À l'exception de la mission obtenue en 1874 pour Damas, séjour dont il revint aussi avec un grand nombre de dessins et d'aquarelles demeurés quasiment inédits car le projet d'ouvrage qui devait en découler n'avait pu trouver de financement, Bourgoin n'obtint plus de missions importantes. La moisson de dessins faite en Égypte, mais aussi en Palestine, puis en Italie du Sud[26] et en Grèce en 1868-1869, constitua l'humus de deux autres de ses publications, davantage théoriques et s'inscrivant dans un système de pensée que Bourgoin développa durant ces années, une *Théorie de l'ornement* (Paris, 1873) et *Les éléments de l'art arabe, le trait des entrelacs* (Paris, 1879). Il fallut attendre l'année 1880 pour que Jules Bourgoin soit chargé d'une nouvelle mission en Égypte.

Les années 1880-1884 et le *Précis de l'art arabe*

22 Gabriel Charmes soulignait que : « …quand Le Caire n'existera plus, ses cartons pourront le faire revivre »[27]. Pendant cet ultime séjour en Égypte, et pas seulement au Caire, séjour émaillé d'allers-retours en France et d'un départ précipité le 21 juin 1882, le dessinateur fut investi de plusieurs missions. C'est l'exactitude scrupuleuse et artistiquement accomplie de son dessin qui le rendait indispensable. D'ailleurs, la

première tâche qui lui fut confiée en 1880 par le ministère de l'Instruction publique fut d'aller en Égypte avec Georges Bénédite (1857-1926), alors dessinateur sorti de l'École des beaux-arts et futur égyptologue, « étudier les sculptures et peintures des monuments antiques au double point de vue de l'enseignement du dessin et de la formation du musée des moulages au Trocadéro »[28]. Son talent fut également mis à profit par l'archéologue Gaston Maspero (1846- 1916), avec lequel il travaillait, au sein de l'École française du Caire nouvellement créée – il en fut, un temps, nommé sous-directeur –, au relevé de plusieurs tombeaux thébains, mais aussi à l'introduction de l'arabisant Hippolyte Dulac aux éléments de l'archéologie arabe et à la formation au dessin et au levé de plans de tous les autres membres et élèves de la Mission, ainsi que par Georges Perrot (1832-1914) et Charles Chipiez (1835-1901) pour l'illustration de leur monumentale *Histoire de l'art dans l'Antiquité*, et plus particulièrement du tome I consacré à l'Égypte, publié en 1882.

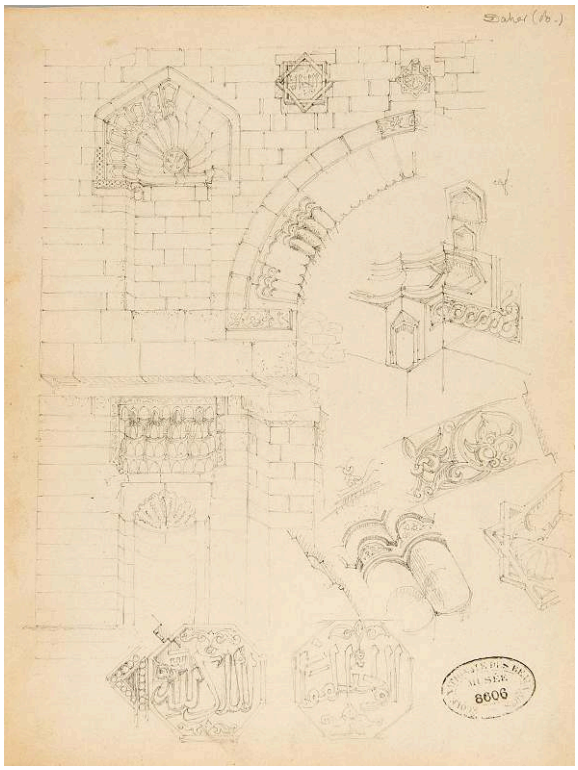
23 De retour au Caire, Jules Bourgoin entreprit et réalisa un travail d'inventaire dessiné de la ville qui force l'admiration. Lui dont Xavier Charmes, alors chef du secrétariat au ministère de l'Instruction publique, écrivait, en 1881, que si on « le laisse maître de ses actes, juge du travail qu'il peut ou doit faire, il manque de décision et flotte entre plusieurs idées sans savoir choisir »[29], se trouvait davantage cadré, stimulé par les activités du Comité de conservation des monuments de l'art arabe, créé le 18 décembre 1881[30], dont il fut nommé membre et chargé de la surveillance des dessins et des plans.

24 On en sait un tout petit peu plus sur la sociabilité culturelle dans laquelle Bourgoin s'inscrivait lors de ce séjour cairote. Il semble qu'il fréquentait un groupe d'amis qui n'avait pas l'heur de plaire à Maspero. En tout cas, les mentions du dessinateur, appelé à des tâches variées – copies, relevés et estampages de monuments de l'Égypte ancienne, dessins du patrimoine monumental de la ville du Caire médiévale et moderne, dessins d'œuvres d'art anciennes conservées dans le musée créé à Boulac ou des pièces d'art musulman déposées dans la mosquée désaffectée d'al-Hakim, dessins d'après les plus beaux manuscrits enluminés de la Bibliothèque khédiviale alors à Darb al-Gamamiz – sont plus nombreuses dans les correspondances tant privées qu'administratives. Si les opinions et jugements sur le personnage sont très divergents, l'unanimité se fait sur ses qualités de dessinateur.

25 Bourgoin allait, toujours selon Gabriel Charmes « se consacrer à l'étude et à la reproduction minutieuse des trésors antiques du Caire. Il a déjà amassé dans ses cartons de quoi composer plusieurs ouvrages dont l'intérêt sera considérable »[31]. Depuis son séjour à Damas en 1874-1875, le dessinateur avait substitué aux carnets des feuilles libres de papier satiné, aujourd'hui fortement jauni, de format 21,9 x 16,6 cm, mais travaillait toujours à la mine de plomb ; au vu de certaines feuilles (fig. 6), on ne peut qu'admirer sa maîtrise de la page, tant le nombre et la variété des dessins y sont grands, tant la souplesse de la main est exceptionnelle. La sûreté du trait s'est considérablement affirmée par rapport aux dessins des années 1863-1866 ; le dessinateur a atteint une forme de perfection, sachant rendre toutes les finesses du modelé, mais aussi la vérité de la perspective. Il a aussi développé une sorte de « sténographie » du dessin, expérimentée antérieurement, consistant en un système minutieux de relevé et de notation destiné à désigner tantôt un système de proportions, tantôt un agencement ou jeu des pièces de l'élément dessiné. Ce système est particulièrement efficace dans le relevé de façades très ornées, comme celle de l'okel de Qaytbay au quartier al-Azhar (fig. 7), à la préservation duquel le Comité de

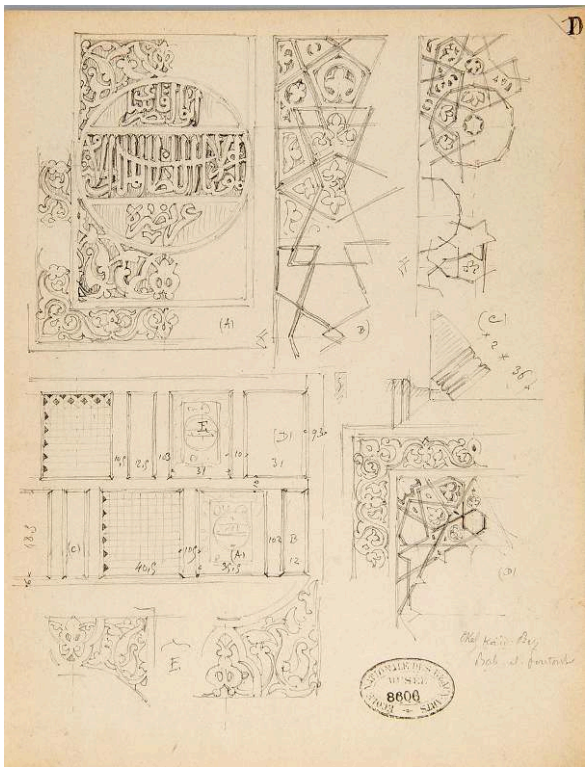
conservation des monuments de l’art arabe avait énergiquement contribué, ou encore dans celui des moucharabiehs aux assemblages complexes de panneaux de bois aux variantes infinies et à la fragilité extrême, et permet aussi de faire suivre sur une autre feuille les dessins de certains éléments. Le procédé était risqué en cas de bouleversement de l’ordre des feuilles qui ne sont pas numérotées ; d’ailleurs, un examen du corpus graphique, qui a connu diverses vicissitudes, oblige à constater que certains relevés demeurent orphelins à jamais[32].

6. [Portail à la façade ouest de la mosquée de Baybars], dessin.



Source : Paris (France), ENSBA, EBA : (7900-0342).

7. [Ornements de la façade de l'*okel* de Qaytbay à Bab al-Nasr], dessin.

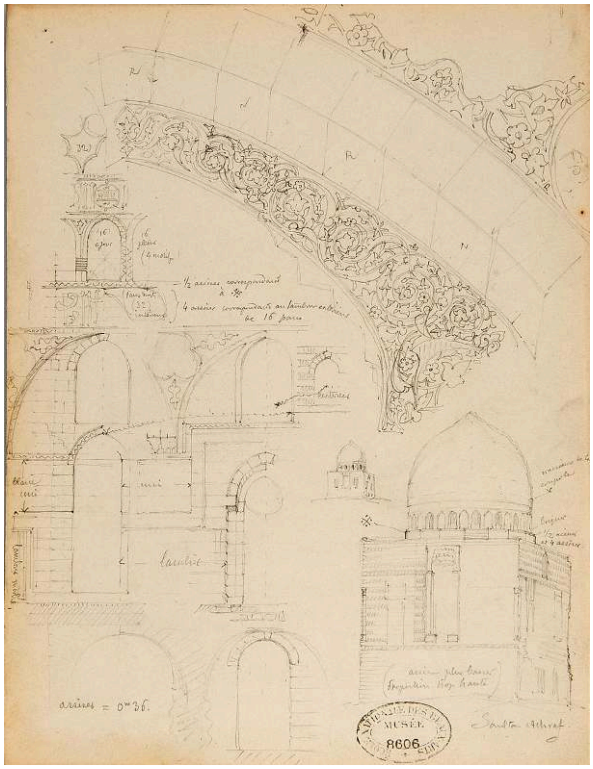


Source : Paris (France), ENSBA, EBA : (7900-0052).

26 Le récolement virtuel du corpus graphique relatif au Caire n'étant pas encore achevé, il n'est pas encore possible d'évaluer le nombre d'édifices que Bourgoin a dessinés entre 1880 et 1884. Bien davantage qu'en 1863-1866 c'est certain, parfois les mêmes mais rendus de façon bien plus fouillée, d'autres nouveaux, moins connus mais toujours très ornés à l'extérieur ou à l'intérieur, comme la mosquée Hayatim (aujourd'hui mosquée Yusuf Shurbagi) d'époque ottomane, ou la *qubba* d'al-Fadawiyya à 'Abbasiyya (fig. 8), d'époque mamelouke, qu'il identifiait incorrectement comme Ashraf. Ces inexactitudes lui furent d'ailleurs reprochées par Arthur Rhoné, qui, après lecture des épreuves du *Précis de l'art arabe* en 1892, lui demanda un certain nombre de précisions ou de modifications. Ainsi, à propos d'une mosquée El-Tirany dont il demandait où elle se situait et s'il ne pouvait s'agir d'une certaine mosquée Aî-Timoury alors qu'il s'agit en réalité du mausolée d'Azrumuk (ou encore tombeau de Mohamed el-Korâni) : Bourgoin avait apposé le toponyme Kyrani sur des dessins correspondant à des mausolées différents. Il s'agit là d'une des difficultés majeures de l'identification des nombreux dessins du Caire par Bourgoin : sa méconnaissance de la langue arabe jointe à son inconsistance dans le légendage rend la tâche ardue. Ce corpus des années 1880-1884 intègre quelques rares vues d'ensemble comme le dessin de l'intérieur de la khanqah Farag ibn Barquq (fig. 9), un certain nombre d'élévations des minarets si caractéristiques du Caire (sans atteindre le nombre des 38 minarets que Girault de Prangey avait photographiés en 1842-1844), de dômes aux décors variés, un grand nombre de relevés de moucharabiehs dont la finesse et l'inventivité du travail du bois ne laissent d'impressionner l'artiste (fig. 10). Il s'intéressa aussi aux palais qui, moins bien protégés parce que demeurés en mains privées, disparaissaient très vite : ainsi

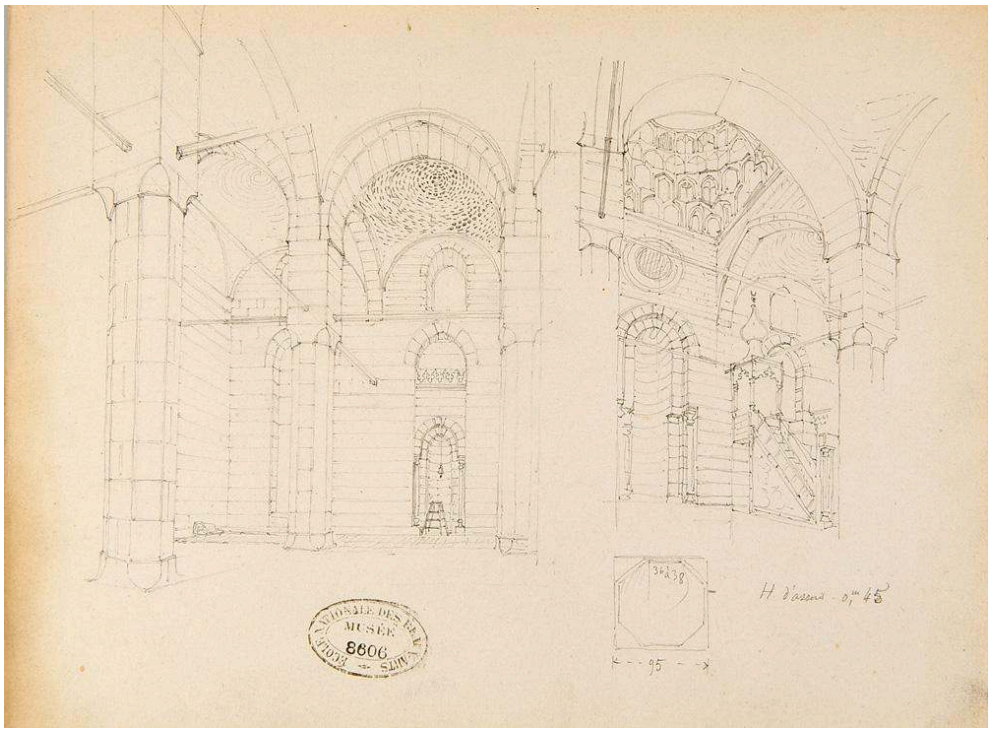
dessina-t-il les intérieurs de la maison du Cadi ou encore les exceptionnels décors d’une maison du quartier copte (Qasr rumi).

8. *Qubba* d'al-Fadawiyya, dessin.



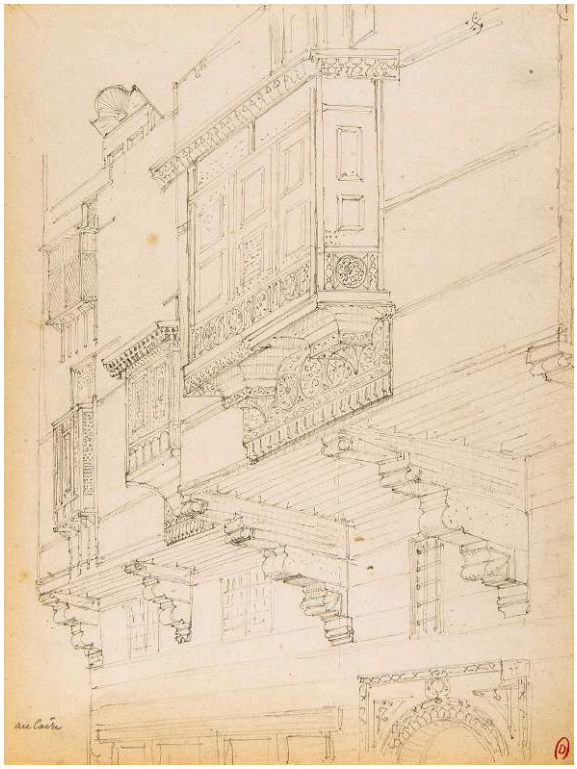
Source : Paris (France), ENSBA, EBA : (7900-0289).

9. [Intérieur de la *khanqah Farag ibn Barquq*], dessin.



Source : Paris (France), ENSBA, EBA : (7900-0375).

10. [Façade avec moucharabiehs], dessin.



Source : Paris (France), bibliothèque de l'INHA-collections Jacques Doucet, archives 67.

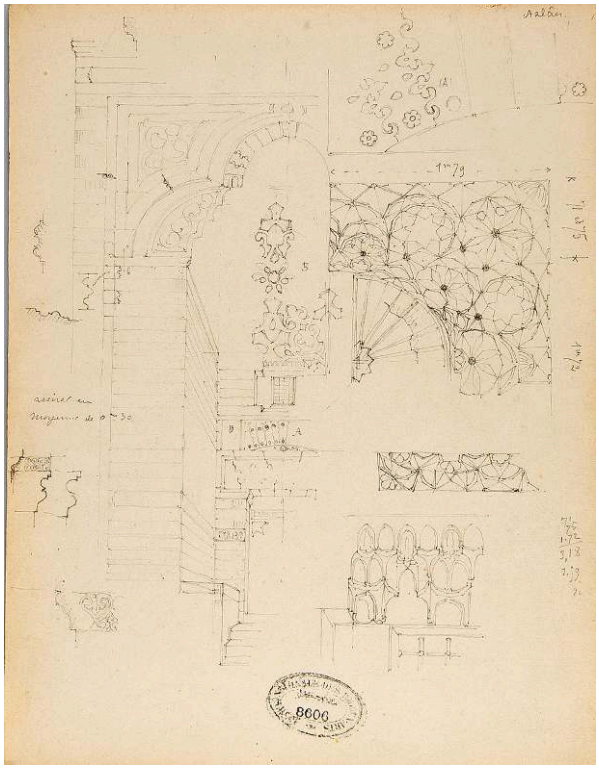
27 Les dessins de Bourgoin viennent en écho des remarques de Rhoné dans *L'Égypte à petites journées. Études et souvenirs. Le Kaire et ses environs*, en 1877, lorsqu'il écrivait à propos d'une porte d'une ancienne maison arabe :

> « Les arabesques se mêlent, se quittent, font mille façons autour de rosaces d'un dessin varié ; puis elles se rejoignent pour courir en apparence à l'aventure de nouvelles fantaisies, tandis qu'en réalité elles savent fort bien où elles vont, et ne forment que des combinaisons très positives et très mathématiques… On fixe attentivement un point difficile ; mais tout à côté, se trouve un ornement qui sourit : il attire l'œil, trompe la main, tout est à refaire ! Et les arabesques de scintiller, de se tordre, de s'échapper de plus belle… ».

28 Mais jamais le crayon de l'artiste ne se lasse.

29 Si l'entrelacs fut le sujet central des *Arts arabes,* les *muqarnas* et stalactites furent le fondement du *Précis de l'art arabe* : 44 des planches y sont consacrées mais bien d'autres proposent également, pour les minarets, les portails, les coupoles, les crosses, les minbars, les mirhabs, etc. des vues perspectives, des projections et des plans de ces structures complexes caractéristiques (conques, voussures, encorbellements, trompes et écoinçons) (fig. 11). Là se retrouvent non seulement le goût qu'avait Bourgoin des mathématiques, sa volonté de démontrer en offrant des épures et constructions de formes mais aussi sa perfection du rendu graphique.

11. [Porche de la mosquée d'Aslam al-Silahdar], dessin.

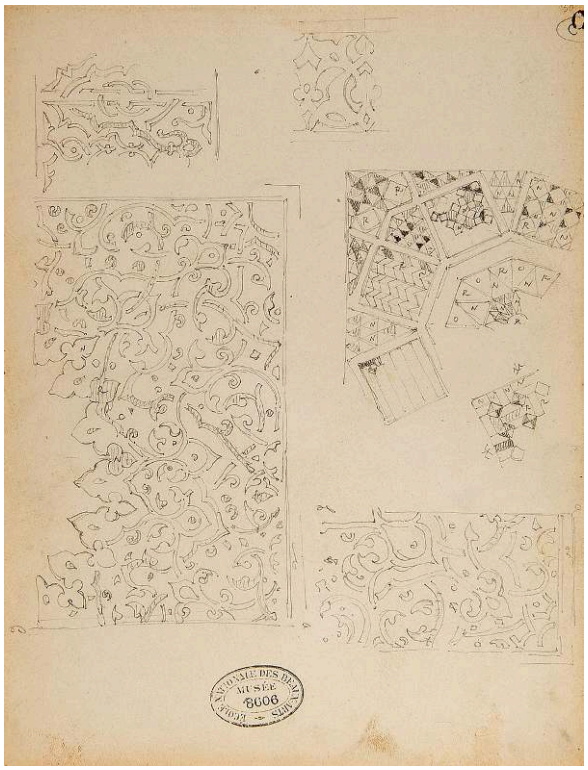


Source : Paris (France), ENSBA, EBA : (7900-0302).

30 Le *Précis de l'art arabe*, ce « recueil un peu spécial, un peu technique… » selon les propres mots de Bourgoin, devait être un ouvrage très ambitieux en nombre de planches et en pages de texte. Le coût de réalisation de l'ouvrage contraignit l'auteur à dessiner lui-même au trait, sur du papier porcelaine, les planches du *Précis*, avec, toutefois, l'aide

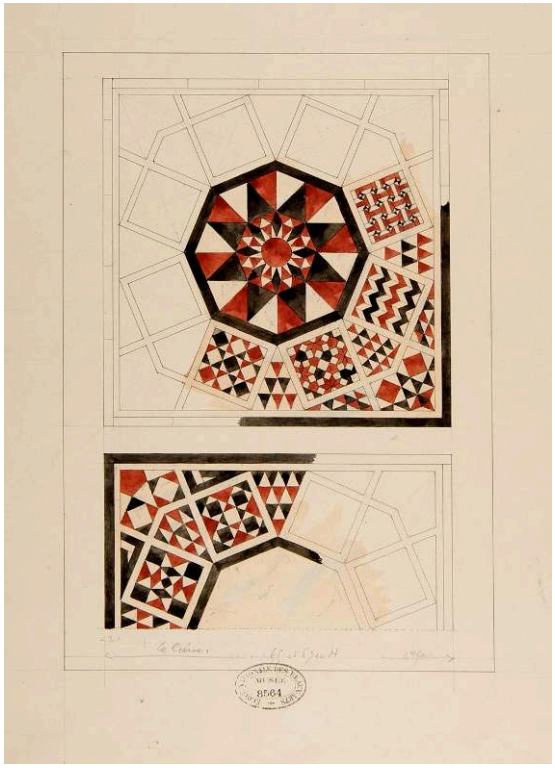
d’un jeune dessinateur autrichien qui avait fréquenté l’École des beaux-arts à Paris[33] ; finalement il n’y aura que 7 planches couleur alors que l’auteur en avait prévu davantage (fig. 12-13), bien moins que dans les *Arts arabes* qui en offraient 51. Une partie de texte avec vignettes qui était prévue fut abandonnée. Il n’en demeure pas moins que cet ensemble constitue un recueil inégalé documentant le patrimoine artistique du Caire, d’une manière toute différente de celle de Prisse d’Avennes dans *L’Art arabe d’après les monuments du Kaire depuis le VII^e^ siècle jusqu’à la fin du XVIII^e^* publié entre 1869 et 1877.

12. [Divers ornements dont un pavement en marqueterie de marbre], dessin.



Source : Paris (France), ENSBA, EBA : (7900-0233).

13. *Pavements en marqueterie de marbre*, dessin et aquarelle, dessin préparatoire à la pl. 55 des *Applications* dans le *Précis de l'art arabe*.



Source : Paris (France), ENSBA, EBA : (7901-0294).

31 Les dessins et relevés de Bourgoin ne sont « pas seulement des images, mais bien des matériaux instruits à fond » et la démarche est à mettre en perspective des activités du Comité de conservation des monuments de l'art arabe. La place de Jules Bourgoin était toute désignée au sein de ce comité et son travail ne peut qu'être approché à la lumière des activités d'étude, de préservation ou de restauration du patrimoine monumental cairote. Bourgoin est un de ces serviteurs du patrimoine.

32 Toutefois, on ne peut manquer de se poser la question de la place de cet œuvre dessiné par rapport à une documentation photographique.

33 Bourgoin quitta Le Caire en 1884 avec ses dessins (tous ?). Dès lors, le Comité fait appel à la photographie pour garder mémoire des édifices qui disparaissent ou qui appellent à la restauration, en passant commande de campagnes de prises de vues – il est de nombreux ateliers actifs au Caire au cours du troisième quart du XIX^{e} siècle – et en faisant l'acquisition de fonds plus anciens. Si le procédé avait été, dès son invention, vanté par John Ruskin qui y voyait un moyen de susciter, et de satisfaire, un désir de proximité avec l'élément architectural ou sculpté, ce que l'érudit Joseph-Philibert Girault de Prangey, qui avait exercé un regard exceptionnel sur l'architecture, avait compris et réalisé dans ses daguerréotypes du Caire (chapiteaux, claires-voies de baies, détails des dômes des mosquées ou tombeaux, claustras de bois…), la photographie a, le plus souvent, été utilisée pour produire des panoramas, des vues pittoresques du Caire, ce à quoi Bourgoin n'avait pas sacrifié. Peut-on parler d'une complémentarité consciente ? Nous l'avons dit plus haut, Bourgoin, dans ses publications, restitue un idéal du monument ou de ses parties ; dans ses dessins sur le motif, il ne se préoccupe pas vraiment de noter les manques, les cassures ou épaufrures ; la photographie le fait,

mais trop souvent ne s'intéresse pas suffisamment aux détails, sauf dans le cas de commandes précises.

34 Même si Gabriel Charmes déplore que :

> « ce qui manquera aux dessins de M. Bourgoin, ce sont les nombreuses inscriptions et les innombrables graffiti qui couvrent les murs croulants du Caire. Il y a peut-être là pour la langue, les arts, les croyances, les mœurs, les légendes et l'histoire arabes les plus précieux documents, qui bientôt ne seront plus[34]. »

35 L'œuvre dessiné de Bourgoin offre non seulement une approche totalement renouvelée des arts arabes mais a pu aussi venir combler, chez Arthur Rhoné, la part de lui-même qui s'en allait constatant la disparition de la ville ancienne du Caire.

NOTES

1. Mercedes VOLAIT, « Dans la fabrique de la connaissance : Jules Bourgoin (1838-1908), un autodidacte au travail », *in* Mercedes VOLAIT, *Fous du Caire. Excentriques, architectes et amateurs en Égypte 1867-1914*, Forcalquier : L'Archange Minotaure, 2009, p. 154-179. Un premier survol de l'œuvre de Bourgoin avait été fait par Mercedes Volait dans la notice « Bourgoin, Jules » de l'*Allgemeines Künstlerlexikon*, Leipzig, 1996, vol. 13, p. 381 ; ID, « Bourgoin (ou Bourgoin-Esclavy) Jules (Joigny, Yonne, 1838 — Saint-Julien-du-Sault, Yonne, 1908), *in* François POUILLON (dir.), *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, Paris : Karthala, 2008, p. 141. Une autre notice biographique, plus développée mais avec un grand nombre d'inexactitudes, a été rédigée par Florence CICCOTTO : *Dictionnaire critique des historiens de l'art actifs en France de la Révolution à la Première Guerre mondiale*. URL: http://www.inha.fr/fr/ressources/publications/publications-numeriques/dictionnaire-critique-des-historiens-de-l-art/bourgoin-jules.html. Consulté le 15 avril 2010.

2. Gabriel CHARMES, « Coup d'œil sur l'état du Caire ancien et moderne », *in L'Égypte. Archéologie, histoire, littérature,* Paris : C. Lévy, 1891, 3e édition, p. 238. Sur Arthur-Ali Rhoné, voir Mercedes VOLAIT, « Arthur-Ali Rhoné (1836-1910). Du Caire ancien au Vieux-Paris ou le patrimoine au prisme de l'érudition dilettante », *Socio-anthropologie*, n° 19, 2006, p. 17-30. URL: https://socio-anthropologie.revues.org/543. Consulté le 23 novembre 2015.

3. Gabriel CHARMES, *op. cit.* (note 2), p. 242.

4. Publié à Paris, chez Firmin-Didot en 1837. Sur Pascal-Xavier Coste, voir Dominique JACOBI (dir.), *Pascal Coste, toutes les Égypte*, catalogue d'exposition (Marseille, Bibliothèque municipale, 17 juin-30 septembre 1998), Marseille : Parenthèses ; Bibliothèque municipale de Marseille, 1998 : voir plus particulièrement la contribution de Mercedes VOLAIT, « Les monuments de l'architecture arabe », p. 97-130. Les dessins et aquarelles préparatoires sont conservés à la Bibliothèque de Marseille à vocation régionale, L'Alcazar, ms 1306-ms 1311.

5. *Le Catalogue annuel de la librairie française* publié par C. Reinwald en 1868 (onzième année) annonce page 31 la parution, chez A. Morel, des livraisons 1 à 10 de l'ouvrage au prix de 5 fr. pour chaque livraison et précise que l'ouvrage sera publié en 40 livraisons, dont 5 paraîtront ensemble tous les 2 ou 3 mois. L'édition rencontrée le plus souvent est celle publiée en 1873 chez Vve A. Morel et Cie.

6. Jules BOURGOIN, *Les Arts arabes*, *architecture, menuiserie, bronzes, plafonds, revêtements, marbres, pavements, vitraux, avec un texte descriptif et explicatif et le trait général de l'art arabe*, Paris : V^ve^ A. Morel et C^ie^, 1873, p. II.

7. La documentation d'Arthur-Ali Rhoné est conservée au Collège de France. Cette photographie a été publiée par Mercedes VOLAIT, *op. cit.* (note 1), p. 174, fig. 126.

8. Mercedes VOLAIT et Marie-Laure CROSNIER LECONTE, *L'Égypte d'un architecte : Ambroise Baudry (1838-1906)*, Paris : Somogy, 1998.

9. Cette lettre, ainsi que les autres signées de Gabriel Charmes, de Gaston Maspero, d'Arthur-Ali Rhoné et d'Ambroise Baudry, citées dans l'article, ont été portées à notre connaissance par Mercedes Volait que nous remercions ici.

10. Cet inventaire après-décès a été dressé les 22, 23 et 25 mai 1908 par l'étude de M^e^ A. Grégoire, notaire à Saint-Julien-du-Sault, en vue de la vente mobilière organisée le 14 et le 21 juin « au domicile et après le décès de M. Jules Bourgoin, auteur du "*Précis de l'Art arabe*" ». Nous devons la découverte fortuite de ce document à des amateurs passionnés de Saint-Julien-du-Sault. Qu'ils soient ici remerciés très chaleureusement pour la mise au jour de ce document.

11. Paris (France), Bibliothèque de l'INHA – Collections Jacques Doucet, Fonds Jules Bourgoin, Archives 67, carton 5.

12. Paris (France), Archives nationales, Série AJ 52.

13. De cette période égyptienne, Jules Bourgoin a rapporté une dizaine de carnets, de formats variés, inégalement remplis, qui sont conservés à Paris, bibliothèque de l'INHA – Collections Jacques Doucet, Archives 67. Ces carnets faisaient partie de l'important fonds d'atelier trouvé au domicile de Jules Bourgoin à Saint-Julien-du-Sault en 1908 et qui fut mis en vente publique. Voir *supra* (note 10).

14. Voir en particulier dans le tome II de *L'État moderne* : la planche 93 *Plans, coupes, élévations et détails de menuiserie d'une maison turque* ; la planche 96 *Vue d'une rue conduisant au Port Vieux.*

15. Voir ici Sylvie AUBENAS, « La redécouverte d'un précurseur : Joseph-Philibert Girault de Prangey (1804-1892) », p. 183-194. URL: http://inha.revues.org/4882. Consulté le 4 mai 2016.

16. Paris (France), Bibliothèque de l'INHA, Archives 67, carton 10.

17. Sur cette période de la carrière de Prisse d'Avennes, voir *Visions d'Égypte. Émile Prisse d'Avennes (1807-1879)*, catalogue d'exposition (Paris, Bibliothèque nationale de France – Musée du Louvre, 1^er^ mars-5 juin 2011), Paris : BnF, 2011, et plus particulièrement la contribution de Mercedes VOLAIT, « "Avec le double empressement d'un artiste et d'un antiquaire". Les arts de l'Égypte médiévale vus par Émile Prisse d'Avennes », p. 93-117.

18. Cet ouvrage a d'ailleurs paru comme tome septième des *Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française au Caire,* alors publiés sous la direction d'Urbain Bouriant.

19. Lucie DUFF GORDON, *Lettres d'Égypte*, traduites par Mrs. Rosset C^ie^, Paris, J. Hetzel et C^ie^, 1879, p. 49 (lettre du 13 avril 1863), p. 51 (lettre du 21 mai 1863).

20. *Ibid.*, p. 51.

21. Jürgen EICHENAUER et Clemens GREVE, (dirs.), *Friedrich Maximilian Hessemer (1800-1860). Ein Frankfurter Baumeister in Ägypten*, Frankfurt am Main : Waldemar Kramer, 2001 et ici p. 17-40.

22. Sur l'histoire de la maison d'édition Morel, voir Béatrice BOUVIER, *L'édition d'architecture à Paris au XIX^e^ siècle. Les maisons Bance et Morel et la presse architecturale,* Genève : Droz, 2004 (Histoire et civilisation du livre, 27), et plus particulièrement le chapitre II, « La librairie centrale d'architecture ou l'œuvre des Morel », p. 43-55.

23. Bibliothèque de l'INHA, Archives 67, carton 11, fol. non numérotés.

24. Jules BOURGOIN, *Les Arts arabes...*, *op. cit.* (note 6), p. II.

25. Sylvie AUBENAS, « Un fonds unique de photographies sur l'Égypte », *in Visions d'Égypte*, *op. cit.* (note 17), p. 118-139.

26. Sur le voyage en Italie du Sud, voir Maryse BIDEAULT, « L'ordre et la forme : remarques sur les carnets de voyage de Jules Bourgoin dans le sud de l'Italie en 1868-1869 », *in Bulletin de l'Association des Historiens de l'Art Italien*, n° 15-16, 2010, p. 178-188.
27. Gabriel CHARMES, « L'institut d'archéologie orientale du Caire », *in L'Égypte. Archéologie, histoire, littérature,* Paris, 1891, 3e édition, p. 231.
28. Paris (France), Archives nationales, Série F21 2284-2, Direction des beaux-arts, ministère de l'Instruction publique à ministère des Travaux publics, lettre en date du 12 janvier 1880.
29. Paris (France), Archives nationales, Série F 17 2930, Mission du Caire. 1 er dossier - Correspondance 1880-82, lettre de X. Charmes à G. Maspero en date du 4 novembre 1881.
30. Mercedes VOLAIT, « Amateurs français et dynamique patrimoniale : aux origines du Comité de conservation des monuments de l'art arabe », *in* André RAYMOND et Daniel PANZAC (dirs.), *La France et l'Égypte à l'époque des vice-rois 1805-1882*, Le Caire : IFAO, 2002, p. 311-325 (Cahier des annales islamologiques, 22) ; *IDEM*, « Du relevé à la conservation des "Monuments de l'art arabe" : l'itinéraire égyptien d'Ambroise Baudry (1871-1886) », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, vol. 73, n° 1, 1994, p. 77-97. URL: http://www.persee.fr/doc/remmm_0997-1327_1994_num_73_1_1668. Consulté le 23 novembre 2015.
31. Gabriel CHARMES, « Coup d'œil sur l'état du Caire ancien et moderne », *op. cit.* (note 2), p. 237.
32. 638 des dessins d'art islamique réalisés au Caire au cours de ce séjour ont été vendus à l'École des beaux-arts en 1892-1893. Inventoriés, numérisés et catalogués, ils sont désormais accessibles sur le site http://www.ensba.fr/ow2/catzarts/index.xsp. Consulté le 15 septembre 2010. Bourgoin en avait, lui-même, organisé le regroupement et la répartition en 59 cahiers. Certaines chemises de ces cahiers sont aujourd'hui vides et d'autres rassemblent des feuillets erratiques qui nuisent à la cohérence de l'ensemble. D'autres dessins de la même série ont échappé à la sélection faite par Bourgoin et se trouvent aujourd'hui conservés à la bibliothèque de l'INHA – Collections Jacques Doucet, Archives 67.
33. Les planches originales de cette publication ont été vendues en 1890 à la Bibliothèque nationale de France et se trouvent aujourd'hui, reliées en trois volumes, conservées au département des Estampes et de la photographie.
34. Gabriel CHARMES, « L'institut d'archéologie orientale du Caire », *op. cit.* (note 27), p. 231.

AUTEUR

MARYSE BIDEAULT

Responsable de recherches documentaires, InVisu, USR 3103 du CNRS, Paris.